

Lucien Géré **fil du chef de Sékamé**

Notre programme de travail comprend la construction de notre propre logement d'après nos propres plans. Cela doit être fait en collaboration avec le village d'accueil. Mains blanches et noires réunies. En contrepartie la maison sera plus tard la propriété du village. (Elle deviendra dispensaire vétérinaire)

En accord avec les autorités nous nous installons à Sékamé un petit village éloigné de quelques trois ou quatre kilomètres. Mais en réalité ici pas de village mais des "tatas dispersées". Ce terme mérite une explication. L'habitat est, dans cet écosystème particulier, coutumièrement dispersé, toujours situé au milieu des terres exploitées par la famille. La tata est en fait une ferme entourée de murs en «banco» très argileux, avec deux seules entrées.

C'est une ferme fortifiée qui abrite la famille au sens africain du terme. Le patriarche et ses épouses, ses fils et leurs épouses et tous les enfants. La monogamie est ici la coutume imposée par le catholicisme et le fétichisme.

L'homme est enterré dans sa propre maison dans une tombe assez profonde creusée dans la pièce où il vivait. Un an après la mort, l'on exhume la tête du défunt qui va être exposée soit dans le couvent des féticheurs, soit le long d'un chemin, aux abords de la « tata » où il a toujours vécu et d'où il protégera celle ci.

Qu'est ce qui détermine le choix ? Je n'en ai jamais rien su. Il n'est pas facile d'en parler et de rentrer dans ces voies souvent très mystérieuses et fermées aux profanes que nous sommes.

A l'une des sorties ou entrées.....de la "tata" se trouve la case des fétiches avec toute une série de petites statuette en terre, genre bouddha. Elles représentent tous les mâles vivants de la tata. Facile pour le recensement et utilisé d'ailleurs par les autorités. Il suffit de compter les statuette et de multiplier par deux et le tour est joué.

Celui qui me permet de comprendre quelque peu les mystères de la religion vaudou c'est Lucien.

Si à Cotonou beaucoup de gens parlent le français, dès que nous nous enfonçons quelque peu en brousse les gens ne parlent plus que la langue vernaculaire, le Fon ou le Yoruba. Lucien le fils du chef de Sékamé sera mon interprète. Il devient au fil du temps, mon premier copain africain.

Copain ? Plus que ça sans doute, mon double, mon écho, mon initiateur, mon confident, mon complice parfois. Deux années complètes avec lui tous les jours, dans tous les recoins de la brousse, deux années à répondre à toutes mes questions avec la plus extrême gentillesse sans que je puisse me souvenir de l'avoir vu une seule fois se fâcher.

Son père, "le Vieux," le terme n'est pas péjoratif mais au contraire respectueux, est coiffé d'un superbe bonnet de tissu bariolé qui retombe sur le coté. C'est la coiffe traditionnelle des Fons et des Yorubas. La coutume exige que pour une cérémonie l'ensemble de la famille s'habille avec le même tissu bariolé. Les femmes portent le pagne. Les hommes portent un pantalon sans braguette. Hommes et femmes portent pratiquement la même chemise sans bouton. Légèrement échancré pour les hommes avec une jolie broderie, col rond pour les femmes. Seuls les chefs rajoutent un boubou toujours dans le même tissu.

Je suis obligé de m'absenter quelques jours pour je ne sais quelle raison. A mon retour je vais immédiatement saluer le chef, le vieux Gejé, avec Lucien. Ce dernier m'attendait sur le bord de la piste. Comment avait-il su que je n'étais pas loin ? Je salue les aînés de Lucien. Les femmes, les enfants. Je remarque qu'il manque sa sœur âgée d'une quinzaine d'années. Je n'y attache pas plus d'importance. Quelques jours passent et je ne la vois toujours pas. Lucien m'explique qu'elle est partie chez sa tante. Quelques semaines encore après, Lucien et moi arrivons à quelques km de Sékamé aux abords d'une tata que je

ne connais pas. Je veux y parler « amélioration de la race locale de poulets ». Lucien me dit qu'ici ça va être facile parce que nous sommes chez le mari de la tante de Lucien. Je m'enquiers illico de la sœur de Lucien. Il élude la question et me fait une réponse vague. Cela m'intrigue mais je ne veux pas me mêler d'affaires qui ne me regarde pas.

Le temps passe et je vois des préparatifs de cérémonie. Lucien m'explique qu'il ne peut participer parce qu'il n'est pas initié. Il peut quand même m'expliquer que ce soir des esprits à la nuit tombée vont par clair de lune se rendre au bois sacré. Ce bois sacré qui est à quelques centaines de mètres au bout de cette piste. C'est une piste que j'ai failli prendre il y a quelques temps mais Lucien n'a pas voulu qu'on y aille. Je connais bien mon Lucien et je vois bien quand il est gêné. Je n'insiste pas.

Les jours passent. Je pars me dégourdir les jambes à vélo. On peut se perdre dans un labyrinthe de petites pistes piétonnières ou cyclables. Je sais que je trouverai toujours quelqu'un pour me raccompagner. J'ai dans l'idée d'aller au plus près du bois sacré. J'y rencontre des signes de sacrifice de volaille et une puis deux et une encoretête de mort posé à deux mètres de hauteur sur une étagère tressée. Je m'éloigne le plus discrètement possible.

Plus tard, bien plus tard, Lucien me dira alors que nous sommes à Cotonou tous les deux, que sa sœur a voulu enfreindre la coutume et qu'elle a essayé de voir une cérémonie au bois sacré une nuit de pleine lune.

Et alors ?

Les esprits l'ont emportés.

Écrit à Castelnau de Guers le Dimanche 7 Avril 2020

C'est lune descendante. Que puis-je faire au jardin ? Il n'est pas sacré !!

Robert Arnold JAEGER-GARTZ

